

01/05/2005 volume 1 - mémoires linéaires - 1 mai 2005: extraits des Pages 161 à 163

... En attendant, je volais vers Hong Kong assis près du hublot du Boeing 747 de la Cathay Pacific, les yeux rivés sur le Pacifique à la recherche improbable de la Barrière de Corail. J'avais négocié un billet de première classe quand j'étais à Perth, pour me reposer mieux. Je n'aurai pas à regretter cette dépense. L'agent CGR de Hong Kong qui m'attendait à l'aéroport était consterné. Il n'y avait aucune chambre disponible dans la ville. Nous étions à conjecturer dans l'atmosphère moite quand un groom s'approcha, l'air embarrassé. Il cherchait partout et en vain un voyageur du nom de Moreau qu'il devait convoier jusqu'au Hong Kong Hotel où une minuscule chambre d'hôtesse de l'air m'attendait. Elle avait été réservée par la préposée de Perth dans cet hôtel qui logeait les équipages de la compagnie, consciente qu'elle était des difficultés qui m'attendraient dans ma naïveté, mais sans me prévenir. Hong Kong est une ville qui excite l'imagination. Je ne fus pas déçu tant sur le plan touristique que celui du commercial. Aidé par l'agent CGR, je réussis à acheter tout le matériel photographique dont j'avais besoin sans le trouver à Paris, en pressurant le vendeur jusqu'à ce que mon guide me rappelle que les Chinois doivent aussi gagner leur vie! J'avais appris à être dur en affaire. Je n'attendais rien de cette visite dans l'optique médicale. Je retins que l'échographie y avait une très mauvaise réputation. Nombre de praticiens s'étaient rué sur des appareils sans avoir appris à s'en servir correctement. Ils avaient accumulé les erreurs et l'on ne voulait plus en entendre parler.

TOKYO, JAPON

Je voulais voir Tokyo. Je m'y rendis par un vol qui fit escale à l'aéroport de Taïpeh, Taiwan, assez longue pour visiter le duty-free shop où se tenaient les plus belles Chinoises que je verrai jamais. On parlait trop du Japon en Europe. Il me fallait voir, même si ce ne devait être qu'une goulée. Le nouvel aéroport de Narita est situé à quatre-vingts kilomètres du centre auquel il est relié par une autoroute où la vitesse est limitée à cinquante kilomètres à l'heure. L'après-midi était au départ perdue et je n'avais que deux nuits et deux jours. Il y avait la panique à mon arrivée. On était à l'époque des typhons, il pleuvait à seaux et chacun ne songeait qu'à rentrer chez soi. Je trouvai quand même un taxi au Grand Terminal Central pour me conduire à l'hôtel; il ne manqua pas à la tradition, il ne connaissait pas le chemin et il lui fallut demander plusieurs fois son chemin à des collègues avant de me déposer à l'hôtel Ebisu Sankei. J'avais voulu descendre dans un ryokan, une auberge japonaise typique; celle-là était luxueuse et belle avec son architecture en bois noir. Nul n'y parlait anglais. La clientèle était uniquement japonaise et huppée. On me donna un petit appartement « trois pièces+sdb+cuis » de cinq à six mètres carrés. Je m'assis sur un petit tabouret pour me laver par morceaux dans un bain de pied et m'ébouillanter avec un broc, comme sur une estampe d'ukiyo-e de la haute époque impériale. Je m'habillai avec le kimono et m'installai accroupi sur la table basse où une vieille servante édentée - vêtue en gheisha: en était-ce une? - me servit avec des manières encourageantes un «shabu-shabu», le sommet de l'art du pot-au-feu asiatique à base de boeuf de Kobé nourri à la bière. Le patron de l'hôtel me fit l'honneur d'une visite pour s'enquérir, assis sur les talons, dans le langage des sourds-muets, si j'appréciais son hospitalité. Il me montra un superbe instrument de cuisine en or massif qui n'était ni un cadeau ni à vendre. Je dormis sur le tatami qui sentait la paille un peu moisie, dans la meilleure diagonale de la chambre. Je prenais conscience de ma carrure devenue athlétique à l'échelle des pygmées. Le lendemain m'attendait un petit-déjeuner constitué de douzaines de petites assiettes, de petites boîtes, de petites coupes, de petits pots contenant qui des soupes, qui des petits morceaux d'algues, de légumes et poissons crus, qui des petites quantités de choses totalement indéfinissables. Tout cela était ravissant, nourrissant et en fin de compte excellent. L'Ebisu Sankei était décidément le paradis de l'homme, à la lisière du quartier alors endormi de Shibuya.

Tout, dans Tokyo, était écrit en idéogrammes japonais ou chinois. Rarissimes alors étaient les Nippons qui parlaient anglais et quand ils s'essayaient à le parler, ils étaient incompréhensibles. Il fallait se promener avec des adresses écrites en japonais pour que le chauffeur de taxi puisse les lire. Et apprendre à ne jamais poser de questions sous une forme qui pourrait appeler une réponse négative. La poupée japonaise à l'éducation raffinée comme l'homme du peuple le plus fruste ne disent jamais non. Le métro de Tokyo était le seul moyen pour l'étranger solitaire de ne pas se perdre. Le réseau est riche, les plans sont clairs

et le nom des stations est sous-titré en lettres romaines. L'agent CGR n'était pas disponible. Sa femme m'avait donné le rendez-vous le plus commode pour un Européen, le hall de l'hôtel New Otani, alors le seul gratte-ciel de Tokyo. Madame Loiseau était accompagnée de son collaborateur japonais qui parlait un excellent français appris au collège des Jésuites de la ville. Ils me firent visiter le vieux quartier d'Asakusa et les jardins du Palais Impérial sous un bon soleil; le typhon était parti lavant le ciel et laissant une lumière sans brumes. Je formulai trois vœux: acheter un petit arc de femme japonaise Yamaha pour mon fils, voir une exposition des estampes d'Utamaro, visiter brièvement un service de radiologie. Ils me dénichèrent un marchand d'archerie tenue par un Japonais qui revenait de France où il avait entraîné l'équipe de kyudo. Le Japon a laissé filer ses estampes d'ukiyo-e chez les Européens au dix-neuvième siècle et l'on connaît son influence sur Monet et les peintres de la Belle Epoque; un certain nombre d'entre elles avaient pu être rachetées par des mécènes qui offraient une jolie exposition dont j'achetai pour cent yens l'affiche représentant une mère dépoitraillée donnant le sein à un nourrisson que l'on trouve au Musée Guimet. Aux International Galleries, j'achetai de très belles copies de ces estampes et trois kimonos de cérémonie en soie brodée, dont l'une avait été commandée par une amie. Le Japon m'étonnera surtout par sa capacité de faire du beau avec du bon et de la sobriété pour – à l'époque!– des prix abordables. Je ne saurai que plus tard que mes kimonos valaient une fortune qu'un cadre d'usine ne pourrait se payer qu'une fois dans sa vie et après des années d'économie pour l'offrir à sa future épouse. On était très éloigné de la vision d'objets de pacotille que l'industrie nipponne vendait aux Occidentaux.

Les Japonais ont horreur de l'imprévu. « Le Monde » publiera plus tard une lettre dans laquelle je développais une argumentation prenant en compte le caractère anxiogène de leur géographie. Quand on est constamment soumis aux risques de tremblements de terre, de raz-de-marée, d'éruptions volcaniques et de typhons, sur des îles longues et minces qui vous rendent totalement dépendants de la mer, où trouver la tranquillité? Il n'était pas facile d'être l'agent de la CGR au Japon, même couvert par la Thomson. Le chef du service anglophone de l'hôpital municipal de Tokyo, longtemps sollicité, finit par accepter de me recevoir. Son accueil fut poli, mais plus que réservé. Qu'avais-je donc en tête pour perdre mon temps précieux chez un homme sans importance? Rien! sinon que je voulais savoir comment les Japonais avaient intégré les ultrasons dans leur médecine quotidienne. En France, on s'imaginait volontiers qu'ils avaient des dizaines d'échographes de marques nipponnes fonctionnant comme des ruches. En fait, son service ressemblait à ceux que nous avons en Europe de l'Ouest, d'allure plutôt helvétique si l'on tenait compte de l'ordre et de la propreté. Les ultrasons, il s'en méfiait tellement que tout diagnostic de calcul vésiculaire devait être confirmé par une cholécystographie classique. Je lui fis des compliments sur son service et sur la qualité de ses examens radiologiques que je voyais exposés sur les négatoscopes. Les artériographies notamment étaient superbes. Il se dégela un peu et, apprenant que je me rendais aux USA, me dit qu'il avait été formé à la Mayo Clinic pendant longtemps. Son maître, dont il prononçait le nom, Glenn Hartmann, avec une dévotion religieuse, était un grand radiologue qui venait de lui envoyer un prospectus l'invitant à assister au prochain cours d'uroradiologie de San Diego. Il me conduisit vers une affiche placardée sur un panneau de liège. Je la reconnus sans peine. J'avais reçu la même, annonçant le cours de la Society of Uroradiology de San Diego confié à Lee Talner et dans lequel je devais traiter de la néphrotoxicité des produits de contraste. Je désignai avec l'index mon nom sur la liste des soixante membres. Du coup il me regarda d'un autre œil. Ne pourrais-je pas revenir dans l'après-midi? Malheureusement non, l'avion de la PanAm pour Los Angeles partait au début de la soirée et il fallait respecter les quatre heures de sécurité indispensables pour prévenir les aléas du trafic routier sur le bus partant du Grand Terminal pour Narita.

Je quittai Tokyo ravi de mon séjour trop bref mais tellement plein. Ville propre, sécurisante. Peuple accueillant, réservé, honnête. Je tombai amoureux définitif du Japon à ce voyage-là. Je ne pense pas avoir été dupe de leurs défauts, mais traiter avec des Japonais est un plaisir, pourvu que l'on accepte que le temps n'ait pas d'importance et que les buts soient clairs: un contrat n'est jamais définitif, surtout quand on ne sait pas dire non.

LAX , LOS ANGELES AIRPORT,

Lorsque nous, Français, regardons un planisphère, nous le voyons centrée sur l'Océan Atlantique et

l'Europe de l'Ouest; l'océan Pacifique est coupé en deux et chaque moitié siègent

aux extrémités latérales de la carte. Je n'avais pas assez examiné de mappemondes. J'étais persuadé que la traversée du Pacifique était un voyage de quelques heures. Je compris pourquoi les Japonais n'étaient pas allés au-delà de Pearl Harbor. Paris et Tokyo sont équidistants de Los Angeles, L.A. dit-on là-bas. On passe la ligne de changement de date un peu avant Hawaï. Parti de Tokyo vers vingt heures locales, j'arrivai à Los Angeles... la veille à treize heures! J'avais juste le temps de passer de l'aérogare internationale à celle des vols domestiques pour prendre le vol PSA pour San Diego et mon bagage dédouané avait pris beaucoup d'embonpoint durant mon périple asiatique. La compagnie PSA était en grève sauvage pour une durée illimitée et les vols de la petite Golden West étaient surbookés. Elle assurait des sauts de puce sur les petits aéroports de la région sur de minuscules bimoteurs à hélices. J'attendis des heures pour finalement atterrir à San Diego vers vingt-et-une heures et attendre mes valises en compagnie d'un chiropracteur de Sacramento pendant près de deux heures. La vieille dame volontaire du service d'accueil m'aïda à trouver un hôtel Hilton à proximité de l'aéroport.

J'étais tellement épuisé que je n'arrivai pas à m'endormir même après un bain et un dîner copieusement arrosé d'un cabernet-sauvignon de la Napa Valley, sans recourir à une pilule. Le lendemain matin, je n'en crus pas mes yeux quand j'ouvris les rideaux. L'hôtel était sur une île artificielle et donnait sur un port de plaisance avec un ciel et un soleil marseillais après un coup de mistral.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT SAN DIEGO,
UCSD, CALIFORNIA, USA

VISITING PROFESSOR (15 OCTOBRE 1980 - 15 JANVIER 1981)

Lee Talner avait laissé le soin de m'accueillir à sa femme Judy. Elle parlait le new-yorkais et je mettrai des semaines avant de décrypter son langage sans effort. Ils avaient bien fait les choses. Un studio vaste et confortable de location m'attendait à La Jolla dans un condominium situé sur Gilman Drive, via Alicante, près du V.A. Hospital, à mi-chemin entre les villas de John Amberg et la sienne. Ce qu'ils n'avaient pu me prêter pour me meubler avait été loué. Elle m'emmena à la banque et à la compagnie de téléphone. Tout se déroulait comme dans un rêve. Ce voyage avait définitivement déréglé mon horloge biologique. Nous étions le 16 octobre, je mettrai bien trois semaines à devenir vraiment californien. Une bonne nouvelle m'attendait. À son tour, John Amberg était en année sabbatique à San Diego. Il avait été convenu que je...

fin de l'extrait recomposé - 01/05/2005 volume 1 - mémoires linéaires - 1 mai 2005 Page 163 sur 259

Japon

J'ai lu avec le plus vif intérêt l'analyse qu'a fait, Pierre Dommergues de « La fascination japonaise » dans *le Monde Dimanche* du 25 octobre 1981.

L'art japonais de la gestion n'est qu'une face de l'art de vivre japonais, qui s'est modelé au cours des siècles autour de la défense contre la précarité des

conditions géographiques et météorologiques sévissant au Japon. Contradictoirement, dans ce pays exigü et densément peuplé, les tremblements de terre et les typhons interdisent toute construction urbaine verticale en dur, à l'occidentale, dont l'hôtel New Otani est un des rares exemples à Tokyo. L'habitat japonais n'est fait que d'une mosaïque d'innombrables petites maisons individuelles à parois minces, vulnérables à toutes les agressions physiques, dénuées de toute insonorisation. Le respect vital de la vie privée des individus et le développement d'une vie sociale viable ne deviennent alors du domaine du possible qu'au prix du sacrifice de l'intérêt individuel aux intérêts des communautés, par le refoulement de tout comportement agressif et de tout exhibitionnisme sentimental. D'où la mise en avant des attitudes pudiques, humbles, courtoises et souriantes, opposées à toute personne, en toutes circonstances, en tant que pivot de la relation sociale contrastant avec le secret inviolable de la vie privée du Japonais. D'où le respect très profond du Japonais pour la discipline civique et les institutions, ainsi que la survivance d'une certaine féodalité. D'où le refus des convulsions sociales, rares mais violentes et brèves. D'où, enfin, ce goût pour la recherche de solutions collectivement acceptables aux problèmes individuels et de la meilleure solution individuelle aux problèmes des communautés et des institutions, à partir d'une démarche d'obédience collégiale plutôt que hiérarchique pyramidale. Dans un pays aussi livré aux aléas du climat et de la géologie, ni la logique ni la dimension du temps ne comptent pour l'essentiel. D'où le paradoxe d'un certain désordre dans un pays qui passerait superficiellement pour un prototype d'organisation rigide. Si l'on envisage que le rejet du cartésianisme ouvre la voie d'une certaine forme de folie créatrice, l'on comprendra peut-être mieux les difficultés que rencontrent souvent hommes d'affaires et politiques dans leurs itinéraires japonais.

Dr J.-F. MOREAU
(Paris).